

[Ce n'est pas exactement un corrigé de commentaire « type bac », certains points (raison et passion, par exemple) ne sont pas développés, d'autres (l'évidence) le sont plus qu'il n'était possible en commentaire. Et on trouve ici des allusions à un cours particulier, dont l'élève ne dispose pas forcément (Kant, Rousseau). Mais cela respecte en gros la forme attendue d'un commentaire.

Je vois, par exemple, que deux fois deux font quatre, et qu'il faut préférer son ami à son chien, et je suis certain qu'il n'y a point d'homme au monde qui ne le puisse voir aussi bien que moi. Or je ne vois point ces vérités dans l'esprit des autres, comme les autres ne les voient point dans le mien. Il est donc nécessaire qu'il y ait une Raison universelle qui m'éclaire, et tout ce qu'il y a d'intelligences. Car si la raison que je consulte, n'était pas la même qui répond aux Chinois, il est évident que je ne pourrais pas être assuré que je le suis, que les Chinois voient les mêmes vérités que je vois. Ainsi la raison que nous consultons quand nous rentrons dans nous-mêmes, est une Raison universelle. Je dis : quand nous rentrons dans nous-mêmes, car je ne parle pas ici de la raison que suit un homme passionné. Lorsqu'un homme préfère la vie de son cheval à celle de son cocher, il a ses raisons, mais ce sont des raisons particulières dont tout homme raisonnable a horreur. Ce sont des raisons qui dans le fond ne sont pas raisonnables, parce qu'elles ne sont pas conformes à la souveraine raison, ou à la Raison universelle que tous les hommes consultent.»

Nicolas MALEBRANCHE, *La recherche de la vérité*

## Introduction

On oppose souvent la certitude propre aux mathématiques, leur universalité, au relativisme des valeurs morales. Malebranche ici semble avoir à cœur de faire voler cette distinction en éclats. Si, comme le montre l'analyse de l'évidence mathématique, la raison est universelle, elle semble l'être comme source de la morale aussi bien que comme fondement des mathématiques. Dès lors la seule distinction à conserver est celle qui oppose l'homme qui suit sa raison à celui qui écoute ses passions. Tout cela ne va pas sans difficulté. Dans le détail de l'argumentation, le texte de Malebranche semble souvent obscur, dans son argumentation comme dans ses conclusions. Quelle est la portée réelle et la valeur de ce raisonnement initial, par lequel il prétend conclure à l'universalité de la raison ? Que peut nous apprendre la réflexion sur l'évidence ? Quel nouveau rapport s'établit alors entre la raison et les passions ? Et enfin, y a-t-il des évidences morales comme il y a des évidences intellectuelles, ce qui signifierait que la morale doit se penser sous le signe de La vérité ? Ce n'est qu'après avoir tenté d'approfondir ces questionnements que nous pourrions évaluer la portée réelle de ce texte.

## I – Présentation du texte et de ses difficultés

Le texte de Malebranche semble se ramener à deux parties nettement distinctes. La première présente un raisonnement en deux étapes, qui semble aboutir par deux fois à la conclusion qu'il y a en nous une raison universelle. La seconde revient sur le fait que les hommes ne suivent pas toujours cette raison universelle, et sur la figure de l'homme passionné.

La première partie se présente sous la forme d'un raisonnement assez étonnant. Malebranche part de trois prémisses, qui sont la présence en lui de trois certitudes ou de trois évidences (« je vois »). Une évidence mathématique (deux fois deux font quatre), une évidence morale (il faut préférer son ami à son chien), une évidence « anthropologique » : tout homme peut voir ces vérités aussi bien que moi. La mineure<sup>1</sup> de son raisonnement tient dans le fait que « je ne vois pas ces vérités dans l'esprit des autres, comme ils ne la voient point dans le mien », ce qui semble signifier que ce n'est pas en vérifiant la présence en autrui de ces certitudes que je m'assure de leur vérité. Cette mineure, qui semblerait pouvoir conduire à un doute possible sur ce qui nous a été d'emblée présenté comme des évidences, aboutit à la conclusion inverse : « il est donc nécessaire qu'il y ait une raison universelle qui m'éclaire et tout ce qu'il y a d'intelligences ». La formule ne signifie évidemment pas qu'il soit nécessaire que les hommes se mettent d'accord sur des idées qu'ils s'accorderont à juger vraies, mais bien plutôt que je dois nécessairement (par la force du raisonnement) reconnaître l'existence de cette raison universelle qui éclaire tout homme.

Le raisonnement semble avoir besoin d'explication, puisque Malebranche l'explique (« Car... »). Si je ne suppose pas la raison universelle, je ne peux pas être sûr de ce que j'ai posé d'abord comme évident. Mais l'argument est-il plus convaincant ? L'universalité de la raison n'apparaît-elle pas ici davantage comme un présupposé que comme une conclusion ? En quoi alors y a-t-il argument, et sur quoi exactement porte-t-il ?

Une deuxième difficulté de cette première partie, moins structurelle peut-être, tient aux trois « évidences » dont part Malebranche. Si l'on peut accepter comme exemple d'évidence à valeur universelle la formule mathématique, en va-t-il de même pour la morale ? Y a-t-il des évidences morales comme il y a des évidences mathématiques ? L'universalité de la raison ne se heurte-t-elle pas là à une objection majeure avec la diversité des valeurs, des coutumes... et des morales ?

La seconde partie recèle aussi deux ordres de difficultés. La première tient sans doute à un problème de vocabulaire. Malebranche affirme que les hommes ne suivent pas toujours la raison universelle, mais parfois des « raisons particulières ». Y aurait-il alors autant de « raisons » que d'individus ? Sans doute Malebranche joue-t-il ici sur la polysémie du mot « raison », comme semble l'indiquer le nombre d'occurrences du terme, qui invite à chaque fois à l'interpréter dans son contexte. Les « raisons que suit un homme passionné » sont les motifs auxquels le passionné choisit de donner une importance déterminante. Par exemple, l'avare trouvera que la perte financière que représente un cheval est un motif suffisant de préférer sauver la vie de son cheval plutôt que celle de son cocher. Le prix du cheval est donc la « raison » de son action, mais le fait qu'il juge cette « raison » déterminante (ici « raison » signifie « motif ») tient à son avarice, c'est-à-dire à une passion. Or donner cette importance à un tel motif est étranger à la raison, « déraisonnable ». Cela ne témoigne pas que l'avare a une autre « raison », mais simplement que sa passion le rend sourd à la voix de la raison.

L'homme a donc en lui la raison, mais ne l'écoute pas toujours, et choisit de suivre plutôt ses passions. L'idée n'a rien d'original, mais on comprend peut-être ici la réelle portée de l'argument initial, et donc la réflexion à laquelle entend nous conduire Malebranche.

La transition est en effet la suivante : « Je dis quand nous rentrons dans nous-mêmes, car je ne parle pas ici de la raison que suit un homme passionné ». L'important est donc de comprendre que lorsque l'homme suit ses passions, **il ne se suit pas lui-même**. Et par ricochet, ce qui était le plus important dans la première partie, c'est que se mettre à l'écoute de sa raison, c'est rentrer en soi-même. Au fond, ce que montre l'argument de Malebranche, ce n'est pas que la raison est universelle. Comment d'ailleurs le montrer, puisque toute preuve, toute tentative de suppose que je crois au caractère contraignant de la preuve, donc à la valeur de ma raison ? Ce que Malebranche nous fait entendre, c'est que l'universalité de la raison ne se prouve pas, ce

---

1 La « mineure » est, en logique, le second terme d'un syllogisme (ou raisonnement). Par exemple « Tous les hommes sont mortels, Or Socrate est un homme, donc Socrate est mortel ». La première proposition est la Majeure du syllogisme, la deuxième la Mineure (souvent introduite par « or »), la troisième la conclusion.

qui serait un cercle vicieux, mais *s'éprouve* lorsque l'homme se met en face de l'évidence, qui est et ne peut être qu'une expérience intérieure. Penser par soi-même, c'est penser selon la raison, c'est-à-dire penser universellement. A l'inverse l'homme passionné ne « rentre pas en lui-même ».

Nos questions deviennent donc quelque peu différentes. Au fond, la question du rapport entre raison et passion est ici abordée du point de vue de l'intériorité et de l'extériorité. Pour résumer le paradoxe, c'est ici la raison qui est intérieure, et la passion qui est extérieure à l'homme. Il faudra approfondir ce paradoxe, et tâcher d'en... rendre raison.<sup>2</sup> Restera ensuite à se demander dans quelle mesure l'universalité de la raison, que je n'ai pas de mal à accorder à la raison abstraite à l'œuvre dans les mathématiques, peut être assimilée à celle qui me mettrait en face de mes devoirs moraux.

## PRECISIONS

« Préférer son ami à son chien » n'est pas ici affaire de sentiment. C'est donner au mot « préférer », et sans examen, un sens purement affectif qui n'est qu'un de ses sens en français. C'est donc une **faute de lecture qui vient d'une absence de réflexion sur un terme**, et cela peut évidemment vous être reproché. On vous le reprochera d'autant plus qu'ici ce sens **ne peut pas être** celui auquel pense Malebranche, et ce pour une raison simple : il ne dépend pas complètement de moi d'éprouver plus d'affection pour mon ami que pour mon chien. Si je « préfère » mon chien en ce sens, je n'y peux rien, et d'ailleurs cela n'a pas grand-chose à voir avec la morale. Ce qui a rapport avec la morale, c'est de *donner la préférence* à l'un ou à l'autre, par exemple dans une situation où j'aurais à choisir auquel je vais d'abord porter secours. Même situation pour l'homme qui « préfère la vie de son cheval à celle de son cocher ». Cela ne peut pas désigner le fait qu'il a plus d'affection pour le cheval (ce qui est tout à fait possible, si par exemple ce cheval est un vieil animal fidèle et le cocher un imbécile et un voleur). Celui qui « préfère » *contre la raison* le cheval à son cocher ne peut être que celui qui, dans une situation particulière, *donne la priorité* au cheval sur le cocher, comme dans un accident où je crierais aux sauveteurs : « Sauvez le cheval d'abord, on verra pour le cocher après ». Il faut ici se souvenir du texte de Schopenhauer et se rappeler que **la morale ne concerne sans doute que les actions, non les pensées, et moins encore les sentiments**. Ces remarques doivent vous guider vers le véritable sens du mot « préférer », et non vous faire développer comme une objection le fait qu'on a bien le droit d'avoir plus d'affection pour un animal que pour un homme, ce qui n'est absolument pas la question. C'est quand vous formulez ce genre d'objection qu'on a le sentiment que l'auteur est pris pour un imbécile, mais que l'accusation se retourne plutôt vers le lecteur, qui choisit de ne pas lire.

## II - Travail sur l'évidence

Il ne faut pas confondre évidence et vérité mathématique, mais il faut accorder sa place à l'évidence dans les mathématiques.

Deux fois deux font quatre renvoie à une évidence dans la mesure où cela peut être *saisi immédiatement* par la simple représentation des termes de cette proposition. Représentez-vous deux (deux croix, deux points), et une fois encore deux, vous saisissez l'ensemble que vous désignez par le terme « quatre ». Les termes n'ont pas d'importance ici, et on pourra *traduire* cette évidence sous bien des formes, non seulement dans des langues différentes, mais aussi sous des formes diverses, comme  $10+10=100$ , ce qui dit la même chose, mais en base 2. Ce

<sup>2</sup> Cela n'a pas été rédigé ici.

n'est donc pas la formule qui est évidente, la formule exprime une évidence, mais l'évidence est ce qui, par delà toute formule, peut être saisi immédiatement comme vrai.

Maintenant, il y a peu d'évidences en mathématiques.  $(a+b)^2 = a^2 + 2ab + b^2$  n'est pas une évidence, puisqu'il a besoin d'une démonstration. Lorsque j'aurai effectué la démonstration, cela sera *certain*, mais au sens fort, comme cette certitude tient à la connaissance des intermédiaires, cela ne relève pas de l'évidence. On pourra dire d'une démonstration, qu'elle procède par une suite d'évidences, et en un sens il est vrai que si je démontre la formule précédente, je ferai succéder des formules qui ont entre elles un rapport « plus immédiat » que les deux extrêmes. Ici,

$$\begin{aligned}(a+b)^2 &= (a+b) (a+b) \\(a+b) (a+b) &= a (a+b) + b (a+b) \\a (a+b) + b (a+b) &= a^2 + ab + ba + b^2 \\a^2 + ab + ba + b^2 &= a^2 + 2ab + b^2\end{aligned}$$

Donc  $(a+b)^2 = a^2 + 2ab + b^2$  (I)

Quelques commentaires :

- Si je sais faire cette démonstration, je n'affirme plus (I) parce qu'on m'a dit qu'il fallait le dire, mais parce que je **sais**, parce que j'éprouve en moi-même qu'on ne peut pas dire autre chose. C'est bien vrai aussi pour  $2+2=4$ . C'est même un peu moins vrai puisque les étapes de la démonstration reposent sur des **conventions** ou des **connaissances** préalables : la première étape est un rappel d'une règle d'écriture, la deuxième et la troisième utilisent les lois de la distributivité et de l'associativité, la dernière la propriété de la commutativité de la multiplication. Autant de « connaissances » qui sont des intermédiaires supplémentaires, nécessaires à chaque étape de la démonstration. Si je ne fais que me soumettre ici à ce qu'on m'a dit que j'avais le droit d'écrire, je ne pense pas uniquement par moi-même. Mais dans la mesure où je développe par moi-même les conséquences de certaines conventions d'écriture, je puis affirmer la nécessité d'écrire ceci si l'on écrit cela. Percevoir cette nécessité, c'est faire usage de sa raison, et se mettre en mesure de protester contre ce qu'on pourrait vouloir me faire dire sans que j'en aie compris la nécessité (absolue ou relative).
- On voit qu'ici ni la formule (I) ni même les étapes de la démonstration ne relèvent exactement de l'évidence. C'est pourquoi il importait de ne pas basculer immédiatement dans le texte de «  $2+2=4$  » à n'importe quelle formule de mathématiques, et moins encore aux sciences de la nature, qui ne sont ni évidentes, ni même à proprement parler objets de preuve. Evidence n'est pas certitude. Il y a des certitudes qui ne sont pas des évidences, mais sont certaines en vertu d'une certaine démarche argumentative (ou démonstrative).
- On peut dire en un sens que les mathématiques devraient être considérées comme évidentes puisqu'elles se ramènent en droit à des « chaînes d'évidences ». Même si on accepte cette idée de « chaînes d'évidences », il reste que l'esprit humain ne pouvant « tenir » qu'une étape après l'autre, la certitude du résultat tient, comme le disait Descartes, toujours à la mémoire. Faire des mathématiques, c'est affirmer la valeur, et de ma raison, et de ma mémoire, puisque je n'ai jamais actuellement « sous les yeux de l'esprit » tout ce qui donne force à mes conclusions. Il peut au pire y avoir un révisionnisme en mathématiques, mais pas un révisionnisme de l'évidence.
- Il faut également distinguer l'évidence objective de l'évidence subjective. Est évident **subjectivement** ce qui « va de soi pour moi », c'est-à-dire les idées qui s'associent

spontanément dans mon esprit, que ce soit pour de bonnes raisons (par exemple quand la pratique des mathématiques me permet des bonds immédiats d'une formule à l'autre) ou pour de moins bonnes (préjugés, habitudes de pensée). L'évidence *objective* est la saisie par l'esprit d'un rapport immédiat d'identité entre deux propositions, comme si l'immédiateté ici ne tenait pas à mon esprit, mais à la nature de la chose même.

### III - Morale et évidence

Y a-t-il des évidences morales ? On est tenté de dire qu'évidemment non. Ici encore on peut invoquer la diversité des valeurs et des morales, mais cela doit être le point de départ de la réflexion, puisqu'il est clair que Malebranche ne doit rien ignorer de cette diversité des valeurs.

#### A – Morale, universalité, objectivité, vérité.

*Morale, universalité, objectivité* - Partons d'un exemple de cette diversité. L'excision est souvent considérée « chez nous » comme un crime, mais nous savons qu'elle est considérée par certains comme un *devoir*. L'exemple vaut à cause de cela : car ici il faut choisir. En effet, si je ne pense pas la même chose que l'autre, qu'en conclure ? Que c'est une affaire d'opinion ? Impossible, parce que si je pense que c'est une affaire d'opinion, je ne peux plus considérer que je n'ai pas le *droit* d'exciser ma fille. Or je ne pense pas seulement que je n'en ai pas envie, ni que la loi m'en empêche, mais j'éprouve que je n'en ai pas le droit (quand bien même la loi me le permettrait). Si d'ailleurs je pensais que c'est une simple opinion, je ferais mieux de l'exciser au cas où, puisque certains le considèrent comme un devoir, et que je risquerais de passer à côté de quelque chose d'important. Si je considère que je n'en ai pas le droit, c'est que je considère que je porterais atteinte à ma fille en l'excisant, quelle que soit mon opinion sur la question. Ma seule conclusion, étant donnée la diversité des opinions, doit être celle-ci : je sais que je risque de porter atteinte à ma fille, et je ne suis pas sûr de savoir en quoi consiste le fait de lui porter atteinte. Autrement dit, je sais que je lui dois quelque chose, mais je ne sais pas quoi. L'objectivité est dans le fait de « devoir quelque chose ». Il n'y a pas de sentiment de devoir s'il n'y a pas l'affirmation que **ce que je dois à l'autre vient de ce qu'il est**, et non de ce que je pense lui devoir. Autrement dit, la morale se pense nécessairement *objective* (fondée sur la nature de l'objet). Rappelons-nous le titre de Primo Levi : « Si c'est un homme... »

Certains ont essayé d'objecter à Malebranche que nous avons des devoirs envers les animaux, et invoqué le fait qu'ils sont aussi susceptibles de douleur, et qu'on n'a pas le droit de causer de la douleur à un être sensible. Mais c'est dire que le respect envers les animaux, s'il existe, est fondé sur le fait qu'ils participent de la même nature *sensible* que la mienne. Il ne s'agit pas ici de discuter l'argument, mais de remarquer que je ne peux imaginer un devoir qu'en me référant à *ce qu'est l'autre*, et en *déduisant de cette idée la pensée de ce que je lui dois*. Or je ne sais pas ce qu'est l'autre, mais je sais qu'il est *quelque chose* à quoi je peux porter atteinte. La morale, si morale il y a, est donc **universelle parce qu'elle est objective, et elle est objective parce que ce qu'elle énonce se fonde en droit sur la nature de son « objet » (l'autre)**. Si je dois quelque chose à quelqu'un, c'est en raison de *ce qu'il est*, et la morale, parce qu'elle est objective en ce sens, est donc universelle, parce que si je lui dois quelque chose (par exemple, ne pas le tuer) parce qu'il est ce qu'il est, tout homme le lui doit aussi bien que moi.

*Première conclusion* – La morale ne peut donc peut-être pas se penser autre qu'objective et

universelle. Il y aurait donc des *vérités* morales comme il y a des vérités mathématiques. Mais dire que la morale est universelle, dire qu'elle est objective, ne signifie pas que quiconque puisse prétendre détenir la vérité morale. Cela revient à dire que je ne peux pas ne pas penser qu'il y a une vérité morale, mais que je dois penser en même temps que je ne la possède pas, et que l'effort pour l'atteindre est évidemment une nécessité, si je ne veux pas m'aveugler sur ma responsabilité.

## **B – MORALE ET ÉVIDENCE**

Malebranche va plus loin puisqu'il considère comme évident, non pas seulement qu'il a des devoirs, mais qu'il en a davantage envers l'homme qu'envers l'animal. Non seulement il affirme qu'il y a une vérité morale, mais il prétend la détenir, et il prétend de plus qu'elle relève de l'évidence. Y a-t-il donc, non seulement une *vérité morale*, mais une *évidence morale* ?

*Matière (contenu). La valeur de l'humanité* - Si nous nous rappelons ce que nous avons dit de la morale kantienne, on remarque deux choses. La première, c'est que Kant, par réflexion sur la morale, aboutit bien à ceci, que la morale se ramène à l'**impératif catégorique**, qui exige de « traiter l'humanité, en autrui comme en soi-même, toujours comme une fin et jamais simplement comme un moyen ». L'humanité (qui chez Kant renvoie à l'exigence d'assumer toujours au mieux sa responsabilité) est donc bien **la valeur** à laquelle toutes les autres se ramènent. On est donc proche de ce que semble affirmer Malebranche quant au *contenu* (la morale signifie que *l'homme* vaut). Rousseau dirait la même chose, disant que la morale se ramène à retrouver en nous la voix de la **pitié** (recouverte par les passions sociales), cette pitié qui me révèle, dans l'épreuve de sa souffrance, ma communauté de nature avec mon semblable. C'est bien *l'autre homme*, en tant qu'homme, qui est objet de la morale, même si, chez Rousseau, la pitié touche aussi l'animal, qui partage avec nous dans une certaine mesure la sensibilité.

*Forme. Evidence ?* - Il s'agit donc bien avec la morale de la valeur de l'homme. Mais chez Kant cela ne relève pas de l'évidence (preuve en est la diversité des morales, et même des conceptions du principe de la morale). C'est par réflexion qu'on atteint ce « principe », et la réflexion n'est pas de trop pour déterminer, dans tel ou tel cas, ce que la morale exige de nous. Chez Rousseau en revanche, la morale est davantage affaire d'évidence – lorsque ce que j'ai affaire ne me semble pas clair, c'est que la corruption de ma nature me dissimule en partie mon devoir. Mais je n'ai pas vraiment l'excuse de l'ignorance. La voix de la nature parle clairement, mais je ne l'écoute pas toujours. On est ici assez proche, sans doute, de la conception de Malebranche.

## **Conclusion**

Retenons que parler de vérité morale, c'est-à-dire d'objectivité et d'universalité, ne revient pas forcément à parler d'évidence morale, ni en ce qui concerne son principe (la morale consiste à affirmer la valeur de l'humanité), ni en ce qui concerne mes devoirs particuliers (ce que j'ai à faire en telle ou telle circonstance). Un commentaire devait donc envisager séparément ces questions : peut-on parler d'objectivité en morale ? Peut-on parler d'universalité en morale ? (les deux revenant à peu près au même). Et enfin : peut-on parler d'évidence morale ? Chercher à comprendre, c'était tenter de donner sens à ces idées autant que vous en étiez capables..